

§

Prix littéraires. — Le prix Nobel de littérature pour 1933 a été attribué à l'écrivain russe Ivan Bounine.

Le prix de l'Europe nouvelle (10.000 francs) a été attribué à Mme Andrée Viollis pour son livre: *Le Japon et son Empire*, et le prix Albert Londres (5.000 francs) à M. Emile Condroyer pour *La Maison du Grand Silence*.

Le prix Gringoire, d'une valeur de 10.000 francs, destiné à l'auteur du meilleur reportage publié en librairie après avoir paru dans un journal, a été attribué à M. Xavier de Hautecloque pour ses livres: *Perceurs de frontières* et *A l'ombre de la croix gammée*.

Le prix Amyot (5.000 francs), qui doit aller à « la meilleure traduction en français d'un ouvrage étranger », a été donné à Mlle Mathilde Pommès pour sa traduction des *Essais espagnols* de Ortega y Gasset.

§

Prix Jean Moréas. — Le 21 novembre, au cours du déjeuner traditionnel qui réunit les membres du jury, chez Lapérouse, le prix Jean Moréas (5.000 francs) a été attribué, après plusieurs tours de scrutin, à M. Jean Lebrau, dont le dernier livre de poésies a pour titre: *Quand la grappe mûrit*. M. Jean Lebrau, née en 1891, n'est pas un débutant, et il n'a pas publié que des vers. Son œuvre se compose de: *Couleur de vignes et d'olivier*; *Images de Moux, ou la Louange du Cyprès*; *La Rumeur des Pins*; *La Voix de là-bas*; *Le Cyprès et la Cabane*; *Témoignage*, etc.

§

A propos du « Droit de relief ».

Monsieur le directeur,

A propos de l'article de M. de Pradel de Lamase, paru dans le *Mercure* du 15 novembre dernier: il existe dans ma famille un titre de comte décerné en 1771 par S. M. le roi de France, à Antoine-François de Bernard de Montessus, pour ensemble tous ses descendants mâles, nés et à naître en légitime mariage, « sans qu'il soit tenu d'affecter ce titre de comte à aucune terre ». (Archives de Besançon.) Ceci contredit une assertion de M. de Pradel de Lamase.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, etc.

VICOMTE DE MONTESSUS DE BALLORE.

§

François Coppée à l'Opéra. — Pour rappeler le souvenir de François Coppée, l'Opéra reprendra prochainement le ballet

fantastique qu'il donna à ce théâtre, le 1^{er} décembre 1880, en collaboration avec le chorégraphe Louis Mérante, sur la musique de M. Ch.-M. Widor, seul survivant des trois auteurs de *la Korrigane*. Ce ballet, qui obtint 145 représentations jusqu'en décembre 1916, avait atteint sa centième dès le 20 avril 1896. Ce jour-là, François Coppée confiait au *Journal* « de curieux souvenirs personnels », qui n'ont peut-être pas été recueillis en volume. Il y évoquait le souvenir de Régnier, de la Comédie-Française, qui l'avait mis en relations avec Vaucorbeil, directeur de l'Opéra; de Mérante, le « Delaunay de la danse », « fort digne homme de mœurs bourgeoises et correctes, excellent dans son art et qui avait su se faire aimer et respecter par son régiment de jupons courts, depuis l'état-major des premiers sujets jusqu'aux rats... Faut-il le dire, quelques-unes de ces demoiselles méritaient, à tous les titres, d'être comparées à la Vieille Garde. »

Lorsque les études commencèrent, Coppée fut surpris d'apprendre que son rôle était terminé.

Cette esquisse à peine crayonnée, ce conte de nourrice improvisé sur trois feuillets, voilà tout ce qu'on attendait de moi. Cependant, ...on exigea la suppression de quatre ou cinq lignes de mon si court manuscrit.

Il s'agissait du geste de Paskou, le bossu, qui « faisait » le mouchoir d'un vieux paysan, le déployait, s'apercevait qu'il était vieux et troué, s'y mouchait bruyamment en signe de mépris et le refoulait dans les larges braies du bonhomme. « ...C'est avec la rougeur au front que j'en fis le sacrifice », confesse Coppée, qui se dit « assez satisfait de cette scurrilité ».

Néanmoins, il assista à ces répétitions, où il n'était « pas plus nécessaire qu'une cinquième roue à un char », mais qui lui laissèrent « les plus agréables souvenirs ». D'avoir « vu de tout près danser Mlle Mauri » fut pour lui un « spectacle inoubliable », un enchantement.

Pour l'auteur du libretto, toujours oisif à l'avant-scène, c'était un charme — mais un charme dangereux — de voir chaque jour, de si près, danser cette délicieuse femme, alors dans tout l'éclat de la jeunesse. Avec tout Paris pour rival, je fus très amoureux — en secret et en silence — de Mlle Mauri, pendant les répétitions de notre ballet. Tandis que Mérante criait ses commandements et que Widor écrasait le clavier du piano, moi, assis à côté d'eux, je n'avais rien de mieux à faire que de contempler, nouveau saint Antoine, cette tentation ravissante. L'aimable artiste me pardonnera, je l'espère, cet aveu rétrospectif et relira peut-être, en souriant, le madrigal écrit sur la brochure du livret que je lui offris, le soir de la « première » :

Attiré par le feu, grisé par le rayon,
Le papillon tourne et se grille à la flamme.
Mais, lorsque vous dansez, Rosita, c'est notre âme
Qui voltige et se brûle autour du papillon.

Coppée rapporte ensuite quelques observations qu'il fit dans les coulisses et au foyer de la danse.

Ce temple peu accessible, cette espèce de sanctuaire de la galanterie m'a toujours, je l'avoue, inspiré une certaine répugnance. La réunion de ces femmes presque nues — quelques-unes sont encore des enfants, — et de ces hommes élégants, appartenant à l'élite sociale, — beaucoup sont déjà des vieillards, — donne la sensation d'un marché d'esclaves, évoque même une comparaison encore plus brutale. Mais la mode est souveraine. Elle a consacré le foyer de la danse comme un terrain neutre où les gens de tous les rangs et de toutes les opinions, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie, peuvent se rencontrer. J'y ai vu des personnages fameux à des titres très différents en conversation avec de fort belles paires de jambes. L'héritier présomptif d'une des plus belles couronnes de l'Europe y serrait la main, devant moi, à des personnages politiques de la nuance la plus avancée... Mais déjà, je n'avais pas besoin de rencontrer ces citoyens-là parmi les baladines pour savoir qu'ils étaient des sauteurs. En vérité, j'estime davantage ceux qui sautent par métier.

Coppée dépeint encore « la grande désolation de ces demoiselles », qui, « habituées à représenter des fleurs, des papillons, des étoiles, ne pouvaient se résoudre à garder sur la tête les coiffes, si jolies et si variées pourtant, de la presqu'île armoricaine. « Nous aurons l'air de bonnes », disaient-elles avec indignation. Quelques-unes même en pleuraient. »

Le succès de la partition de Widor sécha les larmes. Mais il fut malheureusement interrompu par un accident survenu à Rosita Mauri, qui se blessa au pied. Malgré les soins des « docteurs à rosette rouge » et du célèbre Labbé lui-même, « la malheureuse jeune fille se désespérait ». Son père, vieil Espagnol superstitieux, partit en pèlerinage au pays, emportant un petit pied en or massif. Le vœu du père de Rosita fut immédiatement exaucé.

Avant le retour du pèlerin, elle avait de nouveau pu chausser les coquets sabots d'Yvonnette et les faisait claquer joyeusement sur les planches de l'Opéra.

Et le bon Coppée de terminer ses souvenirs, après le récit de ce miracle, par cette conclusion de croyant sceptique :

A l'heure qu'il est, je me demande si c'est à l'art du chirurgien que je dois adresser ma reconnaissance, ou si je ferais mieux de brûler un cierge en l'honneur de Notre-Dame del Pilar ou de saint Jacques de Compostelle.

J. G. P.

§

L'humour de Pompon. — Ce soir-là, après son balser paternel, les cigarettes allumées, Pompon me demanda de lui lire le courrier qu'il venait de recevoir. C'est un service que je lui ren-